



HAL
open science

La Guerre comme Mémoire, le cas de la Yougoslavie

Elisabeth Claverie

► **To cite this version:**

Elisabeth Claverie. La Guerre comme Mémoire, le cas de la Yougoslavie. Georges Mink, Pascal Bonnard. Le Passé au Présent. Gisement mémoriels et actions historicisantes en Europe centrale et orientale, Michel Houdiard éditeur, pp.105-129, 2010, 978-2-35692-045-4. halshs-01024040

HAL Id: halshs-01024040

<https://shs.hal.science/halshs-01024040>

Submitted on 15 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La guerre comme mémoire, le cas de la Yougoslavie

Introduction , les destructions de lieux de culte

Au sol, la guerre semblait avoir pleinement réalisé tous les objectifs d'une politique haineuse : successions de villages détruits par des tirs d'artillerie, maisons incendiées, quartiers de villes effondrés, bâtiments religieux détruits, bâtiments publics et bibliothèques soufflés par les bombes, cimetières dévastés, marchés couverts et magasins dont il ne reste que carcasses. Plus spécifiquement, dans de nombreuses régions de Croatie et de Bosnie-Herzégovine, la destruction des lieux de culte et des cimetières fut menée à grande échelle, de manière acharnée, systématique, quartier après quartier, village après village. Si églises orthodoxes, églises catholiques disparurent en nombre impressionnant - souvent, comme à Pakrac en Slavonie, l'église orthodoxe et l'église catholique de la même bourgade furent pillées, souillées, vandalisées, et enfin détruites réciproquement par les forces serbes (« orthodoxes ») et croates (« catholiques ») en partie *locales opposées* -, les mosquées furent, en nombre, plus systématiquement atteintes encore. Elles aussi furent pillées, profanées, détruites, par centaines. Beaucoup étaient anciennes, vieilles mosquées bosniaques avec leur cour ombragée, leur fontaine, leurs salles d'études. Ainsi, la principale mosquée à Zvornik, la *Rijecanska Džamija*, la Mosquée du Marché, dans le vieux quartier musulman de la municipalité de Zvornik. Seul subsiste aujourd'hui le tilleul de l'entrée, qui seul rappelle que le terrain de dépôt des ordures qu'il est à présent, était il y a quelques années, l'emplacement de la mosquée, sa bibliothèque ont disparus avec elle, mais aussi les archives de cette mosquée, notamment les titres concernant les *vakuf*, les dotations de biens communaux, mais aussi toutes les archives de la communauté locale. C'était atteindre, de façon définitive, et la mémoire que cette

communauté avait d'elle-même, et la mémoire qu'on avait d'elle au plan local, mais c'était aussi atteindre une échelle plus vaste. C'était, en attaquant ses racines mémorielles, et donc tous ce type d'appuis de l'orientation sociale et culturelle, ses racines socio-religieuses, ses titres coutumiers, l'empêcher de revenir sur des lieux désormais privés de leurs équipements identitaires. Puisqu'on qu'on voulait, avant tout s'emparer de son territoire, c'était se séparer définitivement des signe-rappels d'appartenance. D'où la concentration des ultranationalistes sur des consignes de mobilisation organisées en slogans autour de « la mémoire honnie du passé turc », comme mémoire de l'oppression passée, de la nécessité purgative de supprimer « toute trace du passé ottoman ». Phrase répétée à l'envie par les nationalistes serbes, puis croates. La difficulté à penser tout ceci, tient, sans doute, à certains aspects des formes de répétitions engagées dans ce processus. Ainsi, au cours du « terrain » que j'ai effectué en Herzégovine occidentale à la fin des années 80, avant la guerre, dans une région habitée par des Croates (« catholiques »), m'étonnant de l'absence de bâtiments religieux anciens, il me fut répondu constamment, « ils ont tout détruit, depuis toujours », - « qui « ils » » ? —« Les Turcs, les communistes ». Etaient à cette époque appelée « Communistes » les Musulmans des petites villes alentour formant, aux yeux des paysans de Medjugorje et de la région, la petite nomenclature urbaine réputée, dans les « mémoires », commerçants et artisans à l'époque turque, à-savoir *toujours les mêmes* notables répressifs, dominants, plein de morgue. Cette thématique, relayée par des chansons, des historiettes, des blagues¹, étaient énoncés dans certaines circonstances, dessinaient à certaines occasions familiales et communautaires, comme j'ai pu m'en rendre compte, certains agencements de causes et d'effet. Ces récits dessinaient des scènes de la vie économique quotidienne : comment cette nomenclature pesait le raisin des paysans croates, comment à l'époque turque, ils pesaient le tabac, comment c'est d'eux qu'il fallait obtenir les visas pour partir travailler en

¹ Srdjan Vucetic, « Identity is a Joking Matter », *Spaceofidentity* 4. 1, 2004, pp 7-34

Allemagne, à quel prix il fallait négocier ces autorisations, etc. Ceci étant dit, il est évident que les pratiques quotidiennes des gens s'appuyaient aussi, et bien plus fréquemment, sur d'autres types de savoirs, déployés dans les pratiques diverses de la vie sociale. Celles de l'amitié, du bon voisinage, des complicités au travail, des jeux de classe d'âges, le sport notamment, entre les jeunes gens et entre les jeunes filles, mais aussi les bals, des routines de l'échange quotidien, du côtoiement et du partage non problématique ou non problématisé de l'espace. Lorsqu'il y avait des querelles d'utilisation de l'espace, des querelles de voisinage, comme cela arrivait, notamment dans l'espace agricole, les règlements de conflits violents s'arrêtaient aux meurtres nominatifs et singuliers de la vendetta, en tout cas en Herzégovine, ou à des assassinats ciblés, personnels, familiaux, n'engageant que des conflits de clans à clans. Sur ce fond, quelquefois, il est vrai, la guerre put avoir un effet d'aubaine². Il suffit de voir l'importance énorme prise par les pillages durant le conflit, et l'énorme implication des voisins dans de nombreuses séquences des actes du nettoyage ethnique. Avant la guerre, même les assassinats sporadiques mis sur le compte des comptes de représailles de la Seconde guerre mondiale restaient confinés et ne tiraient pas avec eux, localement, la justification d'une rhétorique du « tous »³. Tous ces « savoirs » sociaux co-habitaient, dans un jeu complexe d'oublis et de réminiscences, celles-ci ritualisées. Avant que des entrepreneurs politiques ne se chargent de les organiser, les récits mi-victimaires mi-agressifs, n'avaient pas de visées pratiques (vengeance) organisées et collectives. Ils étaient confinés à quelques occasions (cérémonies familiales, matches de football, par exemple).

² Mart Bax, 'Killing the Dead' in Šurmanci, About the local sources of the war" in Bosnia, *Ethnologia Europaea*, 26 : 1, 1996.

³ Mart Bax, *Medjugorje, religion, politics and violence in rural Bosnia*, Amsterdam, *Anthropological Studies*, Vol 16)2000 ; Elisabeth Claverie, *Les Guerres de la Vierge*, Paris, Gallimard, 2003 ; Elisabeth Claverie, « Apparitions et disparitions, La constitution d'une identité nationale en Bosnie-Herzégovine », *Qu'est-ce qu'un Evènement*, Terrain n° 38, mars, 2002.

C'est pourquoi, comme on l'a d'ailleurs beaucoup dit, la thèse explicative des haines ethniques ancestrales et spontanées est fautive. Tout montre en effet, que les diverses propagandes nationalistes opéraient à partir de techniques avérées qui visaient à sélectionner certains savoirs et ceux-là seulement, certains souvenirs et certaines expériences, celles de la Seconde guerre mondiale notamment. Ces techniques s'entendaient à constituer des liens entre ces expériences passées, directes et indirectes, vécues ou transmises, en projetant le type d'acteurs qu'elles mettaient en scène dans des récits actualisés. Cela était obtenu en prophétisant publiquement la réitération naturelle, irréprouvable des comportements haineux et génocidaires de l'autre camp, de l'autre groupe, « comme déjà dans le passé ». Ces récits mémoriels étaient transportés et transformés en une cause commune de dénonciations préventives par les médias et par toutes sortes de dispositifs de commémoration, l'ouverture télévisée de charniers de la Seconde guerre mondiale, assortie de discours, notamment. C'est ce qu'on peut voir ici par exemple, dans un échange, au TPIY, entre le procureur et un témoin expert, parlant d'un texte écrit au tout début de la guerre par un haut responsable militaire serbe. Ce texte destiné à une vaste publication expliquait qu'il fallait armer, en Croatie, les Serbes pour qu'il puisse, par anticipation, se défendre du projet génocidaire que ces derniers auraient (secrètement) décidé contre eux⁴ :

«- La nouvelle mission de la JNA, <l'armée fédérale devenue armée serbe> à savoir, celle de protéger la population serbe. Il (le général) utilise les expressions telles que le "génocide," "le néo-Nazisme," et "les forces oustachi," ce qui est assez significatif si l'on se penche sur le niveau où cette déclaration a été rendue public. Il s'agit du plus haut niveau militaire, et ceci s'adresse au grand public.

-Vous dites que les choses sont claires lorsqu'il utilise les expressions telles que "le génocide," "le néo-Nazisme" et "les Oustachi," veuillez expliquer, clarifier le contexte dans lequel il utilise cela. Qu'est-ce qu'il voulait dire par le biais de ces expressions ?

-Au fond, Kadijevic décrit la situation telle qu'il la voit en Croatie, et, par exemple, il mentionne - et je le lis dans le document - je cite : "Il y a une répétition du génocide à l'encontre du peuple serbe." Puis, dans une autre

⁴ Témoignage de Monsieur Theunens, expert, procès de Milan Martić devant le TPIY, audience du 21 juin 2001, compte-rendu d'audience, p. 678

paragraphe il dit, je cite : "Ce qui est en vigueur dans la République de Croatie est un mouvement néo-Nazi." Et il dit que : "Le mouvement "néo-Nazi est la menace la plus grave que le peuple serbe en Croatie confronte."

-Je vais vous arrêter là. A quoi fait-il référence lorsqu'il parle du mouvement néo-Nazi, parce qu'il emploie l'expression "Oustachi" ? De quoi parle-t-il ?

-Il fait référence aux événements de la Deuxième guerre mondiale, lorsqu'en 1941, une entité appelée le NDH, l'Etat indépendant croate, a été instaurée ».

Ou encore, ce témoin en défense dans le procès Milosevic, qui parle, cette fois, de sa mémoire familiale propre - relayée et instrumentalisée dans l'espace public titiste dans le cadre des célébrations de la victoire, à très haut prix, des Partisans contre l'occupant nazi -, pour justifier les actes de son supérieur hiérarchique, celui-là même qui l'a recruté, Vojislav Seselj :

« Je suis Slobodan Jarcevic. Je suis né le 2 février 1942, à Gornja Ravna, en Bosnie-Herzégovine. Je suis l'un des rares survivants suite à l'Holocauste commis par les Croates contre les Serbes, les Juifs et les Roms, j'étais bébé à l'époque⁵ ».

Ce même Seselj, créateur d'un parti ultranationaliste serbe, recruteur de milices paramilitaires du type de celles d'Arkan, les « Aigles blancs » décrira d'ailleurs les moyens mis en œuvre, lors de son témoignage dans le procès Milosevic :

« ...La Grande-Serbie, dans les années 1980 et 1990, était un projet défendu par Dragutin Ilic, le frère de Vojislav Ilic, l'un des plus grands poètes serbes à ce jour, qui était publié en 1903. Sur le front de Salonique également en 1916 et 1917, 1918, dans les années 1920, le Parti radical serbe de Belgrade a publié un magazine qui avait pour titre Grande-Serbie pendant de nombreuses années. Donc la Grande-Serbie est une idée qui a été défendue par de nombreux intellectuels un peu partout. Il existait (aussi par ailleurs) un club d'intellectuels serbes et également certains des membres du mouvement de Ravna Gora qui préconisaient et défendaient l'idée de la Grande-Serbie, mais <pour ceux-là> cela n'a jamais été une idée qui aurait été à la base d'un mouvement politique quelconque, parce que le mouvement Ravna Gora insistait sur une nouvelle création d'une Yougoslavie unifiée, et son dirigeant, le général Dragoljub Mihajlovic, était un dirigeant de l'armée royale sur les terres de la patrie. Dans la tradition populaire, on appelait ces partisans de la Grande-Serbie des Chetniks, ainsi que les membres de cette armée parce que leurs opérations militaires au début de la Seconde Guerre mondiale trouvaient leur origine dans la guérilla chetnik. L'idée de Grande-Serbie, en 1990, a vécu une période de renouveau grâce à nous, le Mouvement chetnik serbe, ainsi que le Mouvement radical serbe, et le magazine Grande-Serbie a commencé à paraître à plus de 3 000 exemplaires, et sa publication a duré 17 ans. Elle avait de nombreux lecteurs parce que nous distribuions ce magazine gratuitement à la population.⁶ »

⁵ Témoignage de Slobodan Jarcevic, procès de Slobodan Milosevic devant le TPIY, audience du 27 Août 2005, compte rendu d'audience p. 48 871 ;

⁶Témoignage de Vojislav Seselj, lui même inculpé, lors du procès de S. Milosevic devant le TPIY. Audience du 8 novembre 2007. Compte-rendu d'audience, p. 1886

Il s'agit donc ici de la présentation courante par les acteurs du nettoyage ethnique, de leurs actes comme d'une pratique de justes représailles, de vengeance différée, de remise à jour des comptes dans un vaste jeu vindicatoire. Ou, mieux encore, d'un acte de défense anticipée. Il n'est jamais question d'entreprise politique, de volonté conquêtes de territoires actuelles. Dans de nombreux discours, lors de ses multiples meetings populaires itinérants, V. Seselj, comme il l'explique au tribunal, s'écriera :

"S'ils tentent un nouveau génocide contre le peuple serbe, nous nous vengerons," et cetera, "nous leur demanderons de rendre compte...Donc la question qui se pose dans cette guerre est, qui a été le premier à commettre des crimes ? Ce sont les Croates qui se sont mis les premiers à tuer des Serbes. Les Musulmans en Bosnie, ils ont été les premiers à commencer à tuer des Serbes. Ils ont tué le père d'un jeune marié devant l'église orthodoxe serbe de Sarajevo au moment de la noce, du mariage. L'un des criminels musulmans s'est approché et il a tué le père du marié. Mais c'est cela qui a causé le bain de sang et le conflit. Il s'en est tiré impuni ⁷».

On sait que pendant la période oustachie, pendant la Seconde guerre mondiale, de très nombreux massacres de masse, de nature génocidaire, ont été effectivement entrepris par les Oustachis, à l'encontre de la population serbe, mais aussi des Roms et des Juifs, ces derniers ayant d'ailleurs été l'objet de déportations massives vers des lieux d'extermination, en Serbie même, par des forces serbes. Le fait, pour les serbes, d'appeler tout croate « oustachi », et pour les Croates d'appeler constamment « Četnik⁸ », tout serbe, faisait partie d'une stratégie de nomination, faite pour activer les mémoires des massacres passés, classiquement, et d'identifier toute personne de ce groupe ethnique (la modalité choisie) à un bloc ennemi et sauvage. Comme par exemple dans le cas, cité lors du procès d'Ante Gotovina devant le TPIY, le « général » croate qui dirigea *l'Opération Tempête*, pour libérer le territoire croate occupé par les forces serbes, en Août 1995, en principe sécurisé par l'ONU, et qui, à cette

⁷ Id. p. 1910

⁸Le mouvement Cetnik est un mouvement paramilitaire nationaliste serbe. Le mouvement était surtout connu, avant sa réapparition dans les guerres de 1991-1995 en Croatie et Bosnie, pour ses opérations paramilitaires violentes auprès du leader royaliste Mihailovic. Cette armée était connue sous le titre de « l'armée yougoslave pour la patrie », « Jugoslovenska vojska u otadžbini », « Југословенска војска у отаџбини », sous les sigles JUVUO, JBYO. Elle s'est violemment opposé, pendant la Seconde guerre mondiale aux partisans de Tito, créant une autre guerre, dans la guerre. Le mouvement artisan comme le mouvement Cetnik sont nés dans la même région, la montagne de Ravna Gora.

occasion, pratiqua lui aussi meurtres et incendies de villages de civils serbes, ce qui déclencha la fuite vers la Serbie, sans grandes chances de retour, des colonnes d'habitants, estimées à 200 000 personnes. Dans une des audiences de ce procès, un témoin rapporte ainsi qu'un des soldats croates de son escouade, qui portait une arme automatique, se mit à tirer sur un groupe de paysans d'un village serbe. Son compagnon, le témoin, rapporte qu'il essaya de l'arrêter en lui disant : « Mais ce ne sont pas des Cetniks ! » (voulant dire qu'ils n'étaient pas des combattants de groupes paramilitaires se réclamant de ce titre, ni même des combattants serbes réguliers), et que l'autre répondit en parlant des civils qu'il abattait : « C'est pareil c'est le même groupe ».

Systematicité des destructions, éradications

La systematicité de l'éradication de la mémoire visuelle de la ville est lisible à travers certaines pratiques : il est constant, par exemple, que les mosquées détruites aient très souvent laissé la place à des installations de dépôts d'ordures, des marchés aux puces, des parkings, des usines de traitement du porc, comme à Višegrad. Il arrive aussi que les techniques d'éradication soient tellement abouties, qu'on ne retrouve plus même la trace des fondations. C'est ce qui est arrivé à un enquêteur du TPIY, le Tribunal international pour l'ex-Yougoslavie :

« Ce qui était remarquable concernant ce site, c'était qu'il était très difficile même de retrouver les fondations et l'entrée. D'après l'imam de Brcko, ça se trouvait juste à côté de l'arbre. Mais les fondations avaient été en fait creusées, des tranchées avaient été faites sur un champ, et on voit des dépressions dans l'herbe où on avait mis les remblais. Et tout ceci a été emporté⁹ ».

Ou encore, le même :

« -Monsieur Riedlmayer, pouvez-vous nous dire, s'il vous plaît, ce qu'illustre cette diapositive ?

-Il s'agit là d'une photographie d'une série de deux photos que j'ai prises de l'endroit où se trouvait autrefois la mosquée lorsque je me suis rendu à Bijeljina, lorsque j'ai mené mon étude sur le terrain en 2002. Ici, il y a deux sites de la parcelle de terrain rectangulaire, on constate que le bâtiment n'existe absolument plus, mais on voit également que les bâtiments alentours ou autour de la place, de chaque côté sont intacts. Et j'ai pris la

⁹ Témoignage de Monsieur Riedlmayer, expert, procès de Vojislav Seselj, audience du 27 mai 2008, compte-rendu d'audience p. 7 398

peine de me déplacer un petit peu à pied et de regarder les bâtiments pour voir si ces bâtiments avaient été récemment reconstruits. En réalité, cela n'était pas le cas. La peinture était ancienne, les tuiles avaient un motif et donc j'en ai conclu d'après cela que ces bâtiments n'avaient pas été endommagés, il n'y avait que la mosquée. La seule chose qui restait sur le site où il y avait la mosquée autrefois, c'était un homme qui vendait des fruits et légumes dans des containers ou des bennes qui servent de poubelles¹⁰

-Pourriez-vous nous parler de ces bennes ou de ces grands containers qui servent de poubelles ?

-Dans un très grand nombre de cas au cours de mon étude, tout particulièrement lorsque la mosquée se trouvait dans une ville ou dans un centre urbain -- l'endroit de la mosquée, il semblait qu'elle avait été prise pour cible. Il y a eu des endroits qui contenaient beaucoup d'ordures, des poubelles. Dans certains cas, même des cadavres d'automobiles. C'est une conclusion que j'ai faite que ceci devait être une sorte d'acte délibéré qui voulait signifier qu'au beau milieu de la ville, juste pour les questions de santé publique, normalement on ne déposerait pas de grandes quantités d'ordures. Ceci étant plus en ordre que pour la plupart des cas. Nous allons voir des exemples où on en verra bien davantage¹¹»

»

Ces pratiques prirent leur place, parmi d'autres, dans le cadre général des opérations concertées, planifiées et organisées du nettoyage ethnique. C'est à dire d'un dispositif politique qui laissait peu de choses au hasard. Toutes les initiatives locales étaient contrôlées par les partis nationalistes locaux, jusqu'aux actes sauvages et souvent improvisés, au titre de butin, des paramilitaires.

Dans les cas en effet, comme en Croatie comme en Bosnie, où une région était revendiquée, notamment par les nationalistes serbes, lors des guerres éclairs de 1991 en Croatie et 1992 en Bosnie, tous les biens culturels « non orthodoxes » étaient visés, catholiques aussi bien que musulmans. Ici, à l'ennemi ottoman, on ajoutait « l'ennemi fasciste oustachi ». En 1993, les Croates feront la même chose, à l'ennemi ottoman (les Bosniaques) , ils ajouteront, l'ennemi Cetnik ou l'ennemi communiste, le Partisan. Bibliothèques, centres d'archives, monuments culturels, étaient visés, devaient disparaître. Ainsi en fut-il des archives et de la bibliothèque du seul ordre féminin catholique existant en Bosnie, dont la maison mère a été incendiée à Sarajevo, à Noël 1994, après qu'en 1992 les forces serbes aient chassé les religieuses et occupé le couvent (vandalisme, etc), comme, bien sûr, la bibliothèque musulmane de cette ville et

¹⁰ idem, p. 7398

¹¹ idem, p. 7398

ses très précieux documents et livres rares. Il faut remarquer un fait bien connu - et qui se revérifie à l'envie dans cette guerre yougoslave-, à-savoir que nombre d'actes les plus cruels (tueries) ont été effectués pendant des fêtes religieuses de la communauté ennemie, c'est-à-dire à l'occasion de moments institutionnalisés de remémorations religieuses rituelles. Les villes pluriethniques comme Mostar et Sarajevo (et beaucoup d'autres) ont payé un lourd tribut à cette économie des mémoires instrumentalisées. Prenons le cas de Mostar. Cette ville est en effet un des lieux où les mécanismes des « politiques de la Mémoire », son activation intéressée des « gisements mémoriels » a trouvé son plein accomplissement¹². Cette ville a en effet d'abord été pilonnée par l'artillerie serbe, puis, plus tard dans la guerre, par les forces croates qui rompirent leur pacte de coalition avec les Musulmans. On le sait, la ville est aujourd'hui coupée en deux parties par une ligne de démarcation. Mostar ouest est croate, et Mostar est, musulmane, bosniaque. Ceci, au cœur d'une Bosnie elle-même coupée en deux, avec à l'ouest, la Fédération croato-musulmane, dans laquelle se trouve Mostar, et à l'est, la Republika srpska. Comme on sait aussi, le pont ottoman, le vieux pont, *stari most*, qui a construit le mot de Mostar, a été soufflé par l'artillerie des forces croates. La plupart des mosquées, dont la vénérable mosquée de Sevir Hadji Hasan, aujourd'hui reconstruite par l'Unesco, et dix autres dans la ville, ont connu le même sort, détruites par les forces serbes, puis, quand il en restait quelque chose, par les forces croates. Pendant la première occupation de la ville, la cathédrale franciscaine a été bombardée, elle est détruite, ainsi que plusieurs églises catholiques. On doit noter ici que ces sites, outre leur intérêt identitaire ordinaire, étaient ciblés comme lieux de ressources symboliques et techniques du groupe nationaliste opposé, y compris militaire. Ainsi, les monastères orthodoxes, les mosquées, les églises franciscaines étaient-ils des bâtiments réputés abriter des stocks d'armes. Justifications *ex post* ? . A Mostar encore, les

¹² L'expression est due à Georges Mink dans son article de l'ouvrage collectif, *Europe et ses passés douloureux*, qu'il a co-dirigé avec Laure Neumayer, dans la collection *Recherches*, aris, La Découverte, 2007

forces croates (catholiques) s'en prirent ensuite aux bâtiments orthodoxes de la ville. Puis, à l'aide du travail forcé des prisonniers musulmans, ils firent construire, sur les collines qui dominent la ville, une immense croix.

La Mémoire et ses nouvelles échelles : techniques de prévention

Ces pratiques connurent, semble-t-il, quelques mesures de restrictions à la fin de la guerre. Ici le cas d'une séquence de l'Opération Tempête, déjà signalée plus haut dans cet article. Je voudrais citer ici, longuement, et je m'en excuse, un témoin expert devant le TPIY qui commente, entre autres documents, le journal de guerre d'un des officiers croates de cette opération¹³. Il commence ainsi cette séquence :

« Toutes les unités <croates > ont participé à la mise à feu de maisons. Grahovo et Glamoc étaient préalablement placées sous le contrôle des Serbes de Bosnie ».

Le procureur lui demande alors s'il sait pourquoi ces actes ont été commis. Le témoin expert répond :

... « c'est qu'il est question de mise à feu de maisons et cela se fait de façon généralisée, comme cela est décrit dans ce document, et cela semble indiquer que d'aucuns voulaient changer ou modifier la trame ethnique dans cette zone. Pourquoi est-ce que vous mettez le feu à ces maisons ? D'abord, on espère que les gens qui occupent ces maisons ne sont plus présents lorsque l'on met le feu aux maisons. Au vu des informations qui figurent dans le journal de guerre et au vu d'autres informations, il faut bien savoir qu'il ne s'agit pas d'actes individuels ou d'actes isolés déclenchés par des soldats frustrés, même les plus professionnels parmi les unités de la HV, à savoir les Brigades des Gardes participaient de façon générale à ces pillages et incendies sur grande échelle. D'après ce que je sais du conflit, d'après ce que j'ai pu comprendre et d'après ce que j'ai vu auparavant, ces activités ont en général un impact très fort sur la présence des civils dans la zone en question. Il n'y a pas beaucoup de civils qui restent lorsqu'ils voient que peut-être pas leur maison, mais que les autres maisons sont incendiées, et peut-être que les civils étaient partis avant d'ailleurs, je n'en sais rien ».

Le témoin expert explique ensuite, avec le document original, que le général croate donne l'ordre de ne pas brûler l'église du village. Le procureur lui demande s'il connaît la raison de cette exception, au vu de sa connaissance de ces mécanismes. Le témoin expert répond alors :

« Mais bien sûr, Tolj <le général> a peut-être eu l'intention en donnant cet ordre ou ces instructions de respecter les sentiments religieux des Serbes.

Mais la question qu'il convient de se poser est combien de Serbes restaient dans ce secteur. Donc je ne suis pas en train de vous dire que c'était l'église orthodoxe et que c'était pour ne pas attirer la publicité, mais au vu du contexte des événements que nous voyons, je pense que c'est une option qui est assez vraisemblable, à savoir la première préoccupation était, que vont penser les observateurs étrangers de ce que nous faisons, et qu'est-ce qu'ils feront - et j'entends par cela les Nations Unies ou les médias – et quel serait l'impact possible pour la réputation des forces armées et à un niveau supérieur pour la position ou la situation internationale de notre pays. La raison pour laquelle je pense que c'est la chose la plus vraisemblable, c'est le document -- je ne sais plus si c'était le document de l'assistant chargé des affaires politiques ou si c'était le représentant du SIS pendant l'opération Tempête. Cela figure dans mon rapport, mais je ne l'ai pas encore retrouvé, là il dit - et je paraphrase - "Nous avons bien su attirer l'attention des médias étrangers vers des églises orthodoxes qui ont été préservées, d'autres symboles culturels ou religieux des Serbes également. Nous avons montré aux médias comment des soldats femmes de la HV remettaient des cigarettes à l'ONURC"; tandis que dans ce même rapport on voit qu'on a déployé des efforts d'une manière organisée pour empêcher les médias internationaux d'accéder à d'autres zones. »

Émerge ici, une nouvelle donne, chez les épurateurs ethniques, celle de la mémoire des dispositifs internationaux.

Quelques questions, ici irrésolues

Malgré la richesse de ce qu'il permet de décrire¹⁴, le recours à l'expression « politiques de la mémoire » pose quelques problèmes aux sciences sociales¹⁵. De quoi parle-t-on, en effet, lorsqu'on évoque une « mémoire » capable d'agir et d'être agie, d'être la cause ou de générer des actions concertées et ciblées, et qui plus est collectivement? D'une mémoire individuelle et collective, orientée, canalisée et mobilisée par des *leaders* politiques à telles ou telles de leurs fins ? Se pose en effet alors le statut des formes d'engagement dans cette guerre (à l'appel de cette mémoire), ou peut être, pour reprendre l'expression de Stanko Cerovic¹⁶, « de cette guerre qui s'engagea en nous » ? Se pose la question des fonctionnements et de la possibilité de la manipulation¹⁷ de

¹⁴ On pense notamment ici à l'ouvrage co-dirigé par G. Mink et L. Neumayer, *L'Europe et ses passés douloureux*, coll. Recherches, La Découverte, 2007

¹⁵ Voir par exemple, Cornelia Sorabji, « Managing memories in post-war Sarajevo : individuals, bad memories, and new wars », in *Journal of the Royal Institute*, 12, 1-18, 2006

¹⁶ Stanko Cerovic, *Dans les Griffes des humanistes*, Paris, Climats, 2001

¹⁷ Arnaud Esquerre, « *Sous influences* ». *La Manipulation mentale, sociologie des sectes en France*, Paris, Fayard,.

certains sur d'autres, du cadre dans lequel s'exerce cette manipulation et des relations de pouvoir effectif de ce cadre (qui porte la kalachnikov, qui est désarmé), des possibilités de choix, dans des contextes de grande oppression, de grande peur, de grandes contraintes, dans le cadre général de dispositifs sociaux pré-régulés pour surveiller l'action de tous, comme ce fut le cas dans les municipalités contrôlées par les Serbes où chaque famille, par exemple, dans la région de la Drina, devait surveiller, c'était un conseil assez ferme, et de faire un rapport sur cinq familles musulmanes. Il ya des indices, on sait par exemple que pendant les guerres yougoslaves, les morts de cette guerre –ci étaient comptés à la suite des morts de la Seconde guerre mondiale. Je l'ai moi-même expérimenté à mon retour sur le terrain d'Herzégovine dans la population croate, juste après la guerre, en 1996. Ce qui semble montrer que la question de la mémoire a joué un rôle jusqu'à la fin de la guerre, et, dans certains cercles, au-delà, comme je peux le voir en dépouillant les audiences des procès fait aux criminels de guerre, devant le TPIY.

C'est donc un état de destruction très important qui apparut aux regards, après la signature des accords de paix de Dayton en décembre 1995. Et ceci souvent aujourd'hui encore. La mise en œuvre du nettoyage ethnique, on l'a déjà dit, fut le fruit d'une politique, d'abord hasardée, puis engagée et assumée, quelque fois cahin-caha, par tous les échelons politiques, administratifs et militaires du pays, et des moyens mis à son service : un Parti, une organisation municipale, des media, une propagande, une mobilisation, une ingénierie politique, administrative, policière, militaire, paramilitaire, et une guerre éclair. Elle fut aussi une politique réussie, Srebrenica « épurée » de ses Musulmans (ou quasi) est aujourd'hui, par exemple, en Republika Srpska, l'entité serbe de Bosnie-Herzégovine. Je voudrais donc simplement ici, évoquer quelques scènes qui contribuèrent à construire une « politique de la mémoire ».

Avant la Guerre, la phase de mobilisation

Milosevic, le Memorandum

Il est encore difficile aujourd'hui de préciser dans tous les détails le rôle exact qu'a eu pour Slobodan Milosevic le recours au nationalisme et à l'ultranationalisme dans sa conquête du pouvoir et le maintien de celui-ci¹⁸. Il semble que ce fut simplement pour lui, alors que sévissait une grave crise économique et que le Parti était largement discrédité auprès de la population¹⁹, la stratégie de (re)mobilisation la plus simple, la plus rentable, la plus rapide, et la plus efficace²⁰. Je n'aborderais donc pas ici la question de l'opportunisme politique de Milosević, ni celle de l'authenticité de son nationalisme. Je donnerais seulement quelques indications du contexte qui inaugura le déploiement d'une politique en faveur des Serbes (« de la protection des Serbes ») et d'une grande Serbie, politique que S. Milosević a définitivement engagée dès le début de l'année 1990, et des relais, plus ou moins autonomes, de cette politique en Bosnie-Herzégovine. Adoptées par Milosević à la fin des années 80, les propositions du nationalisme serbe étaient apparues quelques années auparavant, peu de temps après la mort de Tito (1980). Ces propositions s'appuyaient, comme on l'a vu, sur une politique sélective d'activation de la mémoire et sur la mise en place de dispositifs capables de la faire parler, et de sélectionner ses destinataires.

En 1986 paraissait le *Memorandum*, texte fonctionnant, dans l'historiographie de la guerre, comme une „affaire“, une affaire relayée par la presse et ouvrit le processus de publicité du nationalisme serbe. Les auteurs, et

¹⁸ Slobodan Milosevic devient en septembre 1987 le leader politique de la Serbie, contrôlant la majorité serbe du comité central du Parti. Le 8 mai 1989, il devient Président de la République de Serbie.

¹⁹ A la suite de ces crises économiques et politiques, se tiennent au printemps 1990 dans tous les Etats de la Fédération Yougoslaves, les premières élections libres depuis quarante cinq ans. Dans tous les Etats, à côté d'autres partis, apparaissent des partis nationalistes fondés sur l'ethnicité : SDS : Parti des nationalistes serbes, HDZ : Parti des nationalistes croates, SDA : Parti des Musulmans. Ces Partis remportent la victoire aux élections.

²⁰ Milosevic offrit aux activistes serbes nationalistes du Kosovo l'appui du Parti et sa puissance,, dès le lendemain de son intervention de Kosovo Polje. Voir Florence Hartmann, *Milosevic, La diagonale du Fou*, Paris, Denoël, 1999, p. 35

leur inspirateur, Dobrica Cosić, tous membres de l'Union des Ecrivains de Belgrade, lancèrent l'idée d'une Serbie annihilée, écrasée par la Yougoslavie : la mort de Tito avait en effet ouvert la voie dans les milieux intellectuels, à des recherches consacrées aux mémoires nationales. Celles-ci furent déclarées abusivement étouffées par le communisme, le titisme et l'idéologie pan Yougoslave. C'était loin d'être faux, mais des prémisses vraies peuvent trouver des conclusions fausses. Les intellectuels serbes lancèrent alors une pétition (sur fond d'émeutes albanaises au Kosovo et d'accusations par les Serbes du Kosovo d'abus de pouvoir des Albanais sur les Serbes, et d'excès démographique) qui recueillit un grand succès, „afin d'arrêter le génocide des Serbes du Kosovo“. Les seize auteurs académiciens prenaient donc dans ce manifeste „la défense du peuple serbe menacé“ par les autres peuples de Yougoslavie. L'expression „peuple serbe menacé“ connaîtra un grand succès et une multitude d'occasions d'emploi. Elle servit de cadre énonciatif, à la fin des années 80, à de nombreux discours proférés dans nombre de meetings itinérants, mais aussi à la radio et à la télévision, devenus pour la plupart d'entre eux, des organes des partis nationalistes. Ces discours, construits dans une rhétorique mi-victimaire mi-accusatoire, mettaient en scène des récits axés sur la description des frustrations séculaires endurées par les Serbes du fait des autres groupes yougoslaves. Ceux-ci étaient décrits comme constamment attachés à les détruire ou à réduire leur influence.

Premières mises en scène publiques d'appel à la mémoire, le Kosovo

Scène 1 : la phrase libératrice, liaisons d'intérêts

Deux des plus célèbres séquences de la période de mobilisation eurent lieu au Kosovo. Depuis juin 1981, de graves tensions avaient lieu entre les

habitants Serbes et Albanais de cette région²¹. Les Albanais demandaient d'avantage d'autonomie, les activistes Serbes considéraient que cela réduirait encore leur pouvoir, qu'ils avaient d'ailleurs exercé de manière très répressive dans la période précédente. Ils commençaient à déclarer qu'ils étaient maltraités aux mains de la majorité albanaise et que beaucoup d'entre eux se voyaient contraints de fuir la contrée. On entendait parler de viols, de violences de toutes sortes commises à l'égard « de leur peuple ». Considérant que leurs craintes n'étaient pas prises au sérieux à Belgrade, les activistes serbes organisèrent des manifestations. C'est dans ce cadre que, le 24 avril 1987, S. Milosevic prononça sa célèbre phrase, à Kosovo Polje, devant une foule surexcitée de manifestants serbes anti-Albanais. Pour protéger des cadres du Parti, dont Milosevic, qui étaient venus discuter des affaires locales et de la crise au Kosovo, et qui s'étaient réunis dans un local bientôt encerclé par la foule, la police intervint à coup de matraques. D'abord très inquiet, Milosevic finit par se rendre sur le balcon et prononça ces paroles : « Personne n'a le droit de frapper ce peuple . <...> Plus jamais, on ne vous frappera ». La police arrêta de frapper, la foule fit à Milosevic, une ovation. Au petit matin il reprit : « Camarades vous devez rester ici, ce sont vos maisons, vos champs, vos potagers, *votre mémoire...* ²² ». Ici, Milosevic expérimenta la force des émotions nationalistes et leur capacité de mobilisation.

Scène 2, le Champ des Merles

Le deuxième acte considérée par l'historiographie comme un moment clé de l'ascension politique de Milosevic et de son ralliement effectif aux thèses des nationalistes serbes du Kosovo et du nationalisme serbe tout court -qu'il feignait de combattre devant les assemblées du Parti-, se situe le 28 juin 1989, jour du 600e anniversaire de la Bataille du Kosovo. Rappelons que ce jour de 1389 est célébré par les Serbes comme celui d'une défaite/victoire, ou d'une

²¹ En 1974, Tito avait accordé un nouveau statut au Kosovo, conférant un véritable pouvoir politique à la majorité albanaise.

²² Cit par F. Hartmann ans « Milosevic, La diagonale du Fou, pp. 24-25

défaite héroïque contre les armées ottomanes. A la suite de cette bataille du champ des Merles qui laissa sur place un nombre impressionnant de morts, dit la tradition, le prince Lazar, prince serbe, fut conduit devant le sultan qui ordonna sa décapitation. Cette bataille est considérée dans l'épopée historique serbe comme marquant la fin du royaume de Serbie, « le royaume de Dušan », et l'entrée des Ottomans dans les Balkans progressivement suivie par des siècles d'occupation. De nombreuses épopées chantent le courage et la gloire du Saint Tsar Lazar, dont les ossements sont conservés comme de très pieuses reliques, dans un monastère, érigé sur les lieux. La façon et les occasions de chanter ces récits, les destinataires choisis, le cadre plus ou moins collectif des performances du chant, donnent à ces chants, toutes sortes de significations. Simplement nostalgiques, rituelles ou guerrières. Dans le même environnement sémantique, à la fin des années 80, une chaîne exégétique fut remise en circulation, pour appuyer à l'occasion les prêches actualisés des popes orthodoxes, le dimanche, lors des offices. Le Champ des Merles y fut thématiqué comme le Golgotha des serbes, comme la Jérusalem souffrante, en attente de la délivrance des Turcs, qui ont occupé leur pays, et surtout, qui « l'occupent toujours ». La même chose fut faite au même moment, en Herzégovine croate, à Medjugorje, via les apparitions de la Vierge. Revenons au 28 juin 1989. L'énorme rassemblement de ce jour, rassemblement serbe, avait donc une forte signification politique. Arrivant du ciel, en hélicoptère, devant la foule qui l'attendait depuis plusieurs heures, Milosevic fit un discours de réveil de la mémoire :

« Camarades, en ce lieu qui est très cher au cœur des Serbes, en ce lieu même, il y a six siècles, il y a 600 ans, s'est déroulée une des plus grandes batailles de l'époque. Kosovo est à nous depuis six siècles et nourrit notre orgueil; *il ne nous permet pas d'oublier* que nous avons été, à une certaine époque, une armée puissante, courageuse, fière d'elle et qui a subi des pertes absolument inégalées. Six siècles plus tard, aujourd'hui, *nous sommes à nouveau au cœur des batailles*. Ces batailles ne sont pas armées, *mais ce*

n'est pas exclu. Quelle que soit la nature des batailles, il est possible de gagner. En effet, ce qu'il faut, c'est suivre le destin de ces belles personnes qui s'étaient trouvées, il y a 600 ans, à Kosovo Polje.²³ ». (C'est moi qui souligne)

Au centre de la cérémonie de Kosovo Polje, au monastère, autour des reliques de Lazar, on trouvait un plein déploiement des insignes Cetniks, l'aigle à deux têtes, les toques de fourrure, la tête de mort. Deux périodes historiques étaient ainsi entremêlées, avec pour fin, de pointer la continuité du martyr serbe, continuité toujours aujourd'hui effective. Ainsi, l'ensemble de ces scènes (le Memorandum, et les deux scènes de Milosevic à Kosovo Polje), commencèrent d'articuler les éléments d'un thème : celui d'un Etat (la Serbie) dont l'individualité, l'histoire, le développement naturel, le génie propre ont été gelés, mis entre parenthèses, sous l'effet de forces hostiles, l'Empire Ottoman, d'une part et le communisme yougoslave, de l'autre. Et ceci, malgré les énormes sacrifices consentis pendant les deux guerres mondiales. La Serbie ne fut pas la seule à concevoir ce montage, la même chose, les mêmes accusations furent construites en Croatie, à la même période. Il fallait donc pour pallier à cet état de fait, que s'opère un réveil, un réveil de la Mémoire. D'une mémoire portative : en 1991, lorsque la guerre éclata en Croatie, les ossements du Prince Lazar furent promenées processionnellement à travers toute la Yougoslavie sur les terres (en Bosnie et en Croatie) revendiquées par les Serbes²⁴.

Pendant la guerre, un cas de guerre entre Serbes et Croates

La route de Pakrac à Buseje

Contexte, histoire longue.

²³ Discours de S. Milosevic à Kosovo Polje le 28 juin 1989. Ici cité (retransmission vidéo du discours) par le procureur du TPIY, Geoffrey Nice, dans sa déclaration liminaire le 12 février 2002

²⁴ Verdery Katherine, 2001, *Reburial and post communist change. The Political Lives of Dead Bodies*, New-York, Columbia University Press, 2001

Pakrac est une petite ville de la région centre nord de la Croatie, région qui occupe, à peu près, la moitié nord-est du croissant croate. L'ensemble de cette région porte le nom de Slavonie. Celle-ci est elle-même divisée en deux parties. A l'est, la Slavonie orientale, avec, par exemple, les villes d'Osijek, d'Erdut et de Vukovar, localité située sur le Danube, fleuve qui démarque la frontière avec la République voisine de Serbie. Plus à l'ouest, la Slavonie occidentale, avec, à la frontière hongroise, la ville de Virovitica, et, plus au sud, des petites villes comme Lipik (célèbre pour son élevage des chevaux lipizans et ses installations thermales austro hongroises), Daruvar, Požega, Pakrac, Okucani, Slavonski Brod. Cette dernière localité située sur la Save, à la frontière de la Bosnie. La Slavonie est donc frontalière de trois pays : au nord la Hongrie, au sud, la Bosnie, à l'est, la Serbie.

La Slavonie connut une histoire tumultueuse : la région fut progressivement conquise par les Ottomans au gré d'incursions et de batailles qui s'étalent tout au long du XVI^e siècle. A la fin du siècle suivant, à la suite des défaites ottomanes face à la Hongrie, la région fut intégrée par le traité de Karlowitz en 1699 aux provinces austro-hongroises, avec un statut de confins militaires (*Krajina* de Slavonie). La Slavonie fut formée à partir de ce « confins » pour devenir partie des terres de la Couronne de la monarchie Habsbourg entre 1744 et 1804, puis, toujours intégrée aux terres de l'empire d'Autriche, elle fut subordonnée au royaume croate (1804-1849). Après 1849, Slavonie et Croatie furent à nouveau des royaumes séparés. Mais ils appartenaient l'un et l'autre aux terres austro-hongroises. Le sud de la région devint une *Krajina*, c'est-à-dire une zone frontière militaire, fondée par l'empire Habsbourg. La *Krajinas* de Slavonie était région dotée d'un statut particulier, non intégrée administrativement et juridiquement au reste de la Slavonie. Elle formait un cordon militaire hérissé de villes-forteresses. En 1868 Croatie et Slavonie redevinrent un royaume unifié au sein de la double monarchie Habsbourg, mais le royaume obtint dans ce cadre une certaine autonomie. Enfin,

en 1918, la Croatie-Slavonie rejoignit le nouvel Etat des Slovènes, Croates et Serbes, qui, avec le Royaume de Serbie forma le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Cet ensemble devint en 1929 le Royaume de Yougoslavie. Cette « Première Yougoslavie » subsista jusqu'à l'invasion des troupes de l'Axe le 6 avril 1941. En 1943 fut fondée la « Seconde Yougoslavie », qui prit (après plusieurs autres dénominations) le nom de *République fédérale socialiste de Yougoslavie*. Cet Etat fut dissous le 15 janvier 1992, après que plusieurs Etats, dont la Croatie, et donc la Slavonie, aient quitté la Fédération. La Croatie avait pris son indépendance le 25 juin 1991. Les troupes de la fédération yougoslave entrèrent alors en Croatie, le 1 juillet 1991. Au motif qu'elles devaient protéger les populations serbes de Croatie, qui n'avaient pas oublié la conduite à leur égard des Croates pendant la Seconde guerre mondiale. Depuis des siècles, fuyant les régions occupées par l'empire ottoman, Serbie et Bosnie, les Serbes étaient venus habiter la Slavonie, par ailleurs prolongement géographique de la Voïvodine serbe. Ils formaient aussi l'essentiel des communautés militaires de la Krajina. Cette population serbe, orthodoxe, devint quasi égale en nombre, voire égale ou supérieure, dans certaines municipalités, à la population croate, catholique.

Pakrac est située à quatre-vingt kilomètres à l'ouest de Vukovar, en Slavonie occidentale, dans le district (*opština*) de Požega. La bourgade est environnée de nombreux hameaux, dans les collines qui forment le piémont du massif du Ravna Gora. Pakrac a été détruite à 75 % pendant la guerre. La ville fut prise et reprise cinq fois successivement par les forces serbes et croates successivement et se présente, aujourd'hui encore, comme couverte de ruines, alternant avec les maisons de briques de la reconstruction. Ses deux églises, l'une orthodoxe et l'autre catholique, et les bâtiments presbytériaux qui leur sont attachées, ont été respectivement vandalisées et détruites pendant le conflit. Les rues ont été minées, comme les ruines des bâtiments publics et les cimetières qui

restèrent longtemps après la guerre, inapprochables. Les villages alentour, et leurs terres agricoles, minées, aussi.

En 1991, avant la guerre, Pakrac, le bourg et les villages environnants, « la municipalité », comptaient 8 197 personnes, parmi lesquelles, 3 033 Croates, 3 514 Serbes, et 1650 « autres » répartis entre Hongrois et Italiens. Dire que ces populations habitaient ce territoire laisse entendre qu'ils y avaient des maisons. Ces maisons avaient des fenêtres, des portes et un toit, des pièces meublées, de l'eau courante et de l'électricité. Les gens avaient du travail, de la famille, des réseaux sociaux. La Slavonie est un pays largement rural, parsemé de bourgs peu industrialisés. Ces maisons étaient souvent assorties de dépendances agricoles. Elles représentaient souvent l'ensemble des activités domiciliaires et professionnelles, sociales, familiales, amicales. Beaucoup d'hommes émigraient en Allemagne, en Autriche ou en Suisse et envoyaient de l'argent pour que puisse être construite la très convoitée *velika kuća*, la « grande maison » familiale. Construire sa maison avec l'aide de professionnels et de voisins, est une des grandes activités locales.

Des troubles éclatèrent à Pakrac, très violents, dès le 2 mars 1991, entre policiers serbes et croates qui travaillaient jusqu'alors dans les mêmes commissariats. On était alors dans la période de fortes tensions entre Serbie et Croatie. En décembre 1990, la Krajina, essentiellement peuplée de Serbe, avait en effet déclaré son autonomie, par la voix du parti nationaliste serbe le SDS. Le 1 avril 1990, la Krajina de Knin, région de l'Etat croate située à l'ouest de la Slavonie, annonce son rattachement à la Serbie. Les 6 et 7 mai 1990, le second tour des élections législatives confirma, dans tous les Etats de la Fédération yougoslave, le succès du parti d'opposition, l'Union démocratique croate (H.D.Z.) remporta les élections en Croatie. C'était un parti nationaliste, avec nombre d'éléments ultras, mené par Franjo Tudjman. En Serbie et en Bosnie Herzégovine, les partis nationalistes serbes (SDS) et musulmans (SDA)

remportèrent les mêmes succès. Un mois plus tard, le 1 avril 1990, la Krajina de Knin, annonça son rattachement à la Serbie. Le 16 août, les Serbes de Slavonie proclament à leur tour leur autonomie autour d'un gouvernement autoproclamé, et dessinent un territoire qu'ils déclarent leur appartenant, nonobstant la présence d'autres ethnies, Croates, Hongrois, Allemands, Italiens. Ainsi, à la fin de l'année 1990, moins d'une année plus tard, les Serbes de Croatie avaient mis sur pied une structure séparée, autonome, politique et géographique qui englobait les municipalités serbes et les villages serbes de Croatie. Cette entité était déjà en existence, d'une manière ou d'une autre, à la fin de 1990 et a fonctionné jusqu'au 4 août 1995, date de l'Opération Tempête, déjà plusieurs fois mentionnée.. Quoique le bourg soit situé en République de Croatie Pakrac est situé dans une SAO. Un tiers de la Croatie fut ainsi annexée par les forces serbes, fin décembre 1991. Les affrontements entre les deux communautés ont commencé en mars 1991, mais sont devenus conflit ouvert le 1 août 1991. A cette date, les troupes serbes encerclèrent la ville et effectuèrent sur des bombardements lourds avec les pièces d'artillerie disposées sur les collines qui surplombaient la ville. « Ces tirs étaient ciblés, affirme une de nos informatrices, seules les maisons croates étaient touchées. Nous étions terrés chez nous, car les snipers aussi nous visaient, ils voyaient tout ce que nous faisons, et ils étaient renseignés par les voisins pour repérer qui était qui. Quand les attaques devenaient plus dures, ils (les Serbes) partaient, mais ils ne nous prévenaient pas ». Dans le bourg, une ligne de démarcation, une ligne de front sépara la ville en deux. Les villages furent attaqués eux aussi. Fermes serbes et croates étaient impossibles à distinguer et certains villages étaient totalement mixtes, d'autres totalement mono ethniques, d'autres avaient une majorité de tel ou tel groupe.

Dans cette région immédiate, cependant, contrairement à beaucoup d'autre, les voisins, au dire des informateurs, ne participèrent pas directement aux

massacres. Ce furent des forces militaires et paramilitaires qui « opérèrent ». Les corps furent ici, comme dans beaucoup d'autres lieux en Croatie et Bosnie, furent mutilés après leur mort. Mais les voisins furent accusés d'indiquer les cibles. Les deux communautés dirent la même chose. Enfin, un cessez-le-feu intervint, après négociations avec les forces de l'ONU et la zone devint une « zone protégée, zone de démilitarisation, la UNPA ouest. La ligne de cessez-le-feu traverse Pakrac.

Lors d'un de mes séjours à Pakrac en 2004, 2005 et 2007, je demandais à une informatrice de me conduire dans les environs, pour me montrer la situation qu'avait occupée l'artillerie. Nous fîmes dix sept kilomètres dans les monbts alentour, de Pakrac à Bucje.

La route de Pakrac à Bucje.

Premier village après Pakrac, Kusionje. Sous le porche de l'église, on trouve une plaque de commémoration. Elle comporte une première liste de vingt noms datée du 8 septembre 1991. Puis de trois hommes, à la date du 8 septembre 1993. Plusieurs d'entre eux, sur les deux listes, ont été retrouvés attachés, les organes génitaux, dans le corps. Tous étaient croates. J'apprends alors de mon informatrice, que ce même 8 septembre, en 1943, un massacre de quarante trois personnes serbes a eût lieu, dans ce même village mixte, commis par des Croates oustachis. Elle me montre le monument qui leur est dédié , placé un peu en retrait de la route, à la sortie du village . Village suivant, Klanovica. Ici, un autre monument aux morts. Là, il y a trois cent noms. Des Croates massacrés par les Cetniks pendant la Seconde guerre mondiale. C'est en représailles qu'ils ont tué, me dit mon informatrice, les quarante- trois Serbes du village précédent. Enfin, nu

arrivons à Bucje. Il ne reste que quelques ruines d'un bâtiment une ancienne centrale électrique dans laquelle pousse la végétation. C'est là q'ont été conduit, par les forces serbes, nombre de soldats et de civils croates. Beaucoup ne son jamais revenus. On trouve sur le bord de la route cette épitaphe : « en sainte mémoire des martyrs de Bucje, aux civils et aux militaires internés par les Cetniks serbes , au camp de Bucje ».